

FRANCE

*O ma France, ma vie est mêlée à ta vie ;
Tes hauts faits ont grisé mon cœur d'adolescent ;
Mon cœur d'homme a pleuré sur ta gloire ravie
Et tes blessures même ont fait couler mon sang.*

*Penché sur les récits de ton antique histoire,
Jour par jour j'ai suivi ton essor radieux ;
Et les contours sacrés de ton vieux territoire,
Comme un portrait d'aïeul, sont fixés dans mes yeux.*

*Et tels je les ai vus avant les jours de larmes,
Tels en des jours vengeurs, je veux les voir encor,
A ton premier appel prêt à prendre les armes,
Prêt sur ton premier signe à recevoir la mort.*

*Car mon amour pour toi, nul amour ne l'égale ;
Car je t'aime dans tes succès, dans tes revers,
Dans ton ardent besoin de justice idéale,
O Martyre du droit, soutien de l'Univers !*

*Et puis— pourquoi cacher ma faiblesse patienne ?—
Si de tes dons dirais tout mon être est hanté,
Chère France, qu'un Dieu clément a faite mienne,
Je t'aime... oh ! oui, je t'aime aussi pour ta beauté !*

*J'ai compté les trésors infinis de ta terre ;
J'ai respiré l'air pur et léger de ton ciel ;
Et toi que j'adorais d'un amour presque austère,
Je t'aime d'un amour jaloux et sensuel.*

*Ce n'est plus seulement l'Alsace ou la Bretagne,
La Lorraine ou l'Anjou, la Provence ou l'Artois ;
C'est ton champ, ta forêt, ton fleuve, ta montagne,
Ton vieux sol que chérit mon cœur de vieux Gaulois.*

*Et je veux,—attendant qu'un Brennus nous délivre—
Caché comme un druide au fond d'une forêt,
Chanter la bonne terre où le ciel m'a fait vivre,
Et tes bons paysans sans qui rien ne vivrait.*

PAUL DÉROULEDE.

AMOURS BRISÉES

Avez-vous vu, au bord des flots mourants, l'épave que les vagues agitées jettent sur le rivage désert ?... D'où vient-elle ?... Peut-être un soir, la masse mourante des flots a-t-elle englouti un frêle esquif, et triomphante, a-t-elle rejeté cette épave comme un laurier de sa victoire !...

Sur la mer de la vie n'avez-vous jamais vu l'épave d'un cœur ?

Un jour, le grand fleuve de l'oubli a fait sombrer un amour, et du naufrage, les flots n'ont rendu que les éclats d'un cœur brisé !

Oh ! dites, si vous avez vu les derniers fragments d'un naufrage se perdre dans l'empire des ondes, si vous avez vu l'épave, caressée par les flots, aborder à la grève solitaire, oh ! dites, n'avez-vous pas songé aux amours brisées ?...

Avez-vous vu sur les vertes tiges d'un rosier en fleurs, les derniers pétales d'une rose qui achève de s'effeuiller et de mourir ?... Pourquoi meurt-elle ?... Un jour, le soleil n'a point versé ses rayons vivifiants sur sa tige fleurie, la rosée du matin n'a point pleuré ses larmes de diamant dans sa corolle embaumée, et elle meurt en jetant dans l'air le suave arôme de son parfum expirant !

Dans les sentiers de la vie, aux buissons du chemin, n'avez-vous jamais vu les derniers lambeaux d'un cœur ?

Il faisait bon vivre, près du rosier en fleurs, mais un jour le soleil n'a plus lui, la fraîche rosée n'a plus pleuré, la fleur de l'amour s'est fanée, et les épines du buisson, après avoir déchiré le cœur fidèle, se sont parées de ses lambeaux ensanglantés !...

Oh ! dites, si vous avez vu la fleur pâle, étiolée, joncher le vert gazon de ses pétales embaumés, si vous avez vu la rose, fleurie à l'aurore, mourir sous les derniers baisers d'un soleil qui s'éteint, oh ! dites, n'avez-vous pas songé aux amours brisées ?...

Avez-vous vu, au pied du grand chêne, dans l'herbe que le zéphyr balance, un frêle oiseau, tombé du nid, en essayant son premier vol ?

Le nid était si petit, l'espace serait si grand ; le

vert feuillage du chêne était si monotone, l'azur du ciel serait si beau, la vie du "chez soi" était si fade, les plaisirs du voyage seraient si amusants !... Mais, l'oiselet était trop frêle, ses ailes étaient trop faibles, et à peine avait-il vu un coin du ciel bleu, à peine avait-il respiré les premiers soupirs de la bise fraîche et pure, que déjà il voulait revenir au grand chêne, dans le petit nid, doux et moelleux ; mais faible, épuisé, il était tombé dans l'herbe que le zéphyr balance !...

Sur la route de la vie, dans les nombreux sentiers des épreuves et des désenchantements, n'avez-vous jamais vu les illusions tombées d'un cœur, en essayant leurs premières ailes ?...

L'avenir avec sa robe d'or, son long voile rose, son diadème de perles était si beau ! Oh ! que le spectacle serait ravissant, et quelle féerie enchanteresse devait éblouir nos regards surpris, quand le long voile rose tomberait et que le diadème égrènerait ses perles en les jetant à notre cœur, abîmé dans l'extase !

Un jour, le long voile soyeux a déplié ses sillons roses, et, comme nos illusions ont tombé, comme nos rêves se sont envolés, pauvres oiseaux, dont les frêles ailes se sont brisées sous le choc des désillusions et des amertumes.

Oh ! dites, si vous avez vu dans l'herbe que le zéphyr balance, l'oiselet aux ailes fatiguées, au cri plaintif, l'oiseau tombé du nid, en essayant son premier vol, oh ! dites, n'avez-vous pas songé aux illusions envolées, aux amours brisées ?...

Laurette de Valmont

MIDI

Le soleil est tout au haut du ciel, si haut, que les grandes haies ne donnent plus d'ombre. Les troupeaux haletants se sont couchés dans l'herbe, au milieu du pré, et, sous la chaleur ardente, ils dorment d'un sommeil de plomb.

Les oiseaux, blottis sous les feuilles, attendent que la grande heure, l'heure solennelle de midi, soit passée. A perte de vue, les moissons sommeillent ; à peine une onde de vent passe-t-elle sur les épis couleur d'or mat, en moirant d'un ton plus clair la nappe immense.

C'est sur la terre l'heure du repos pour tous ceux qui, dès le lever du jour, ont travaillé, la sueur montant à leurs fronts à mesure que le soleil montait dans le ciel. Ils se reposent maintenant et tout repose avec eux. Seules, la cigale et l'alouette agitent leurs ailes infatigables, l'une dans le sillon, l'autre dans l'azur, et, pendant ces heures lourdes chantent la vie, la vie qui ne dort jamais.

La mer dort là-bas, douce, bleue, sans une ride ; une voile rousse se fait voir, mais si loin, qu'elle semble immobile. Les grandes mauves aux ailes blanches dorment dans le creux des rochers, la falaise gazonneuse brille au soleil comme une cuirasse d'émeraude, les panaches des hautes fougères s'inclinent de temps en temps et montrent leurs dessous plus clairs au passage de quelque animal farouche. Un cri se fait entendre, puis le silence et l'immobilité recommencent, pendant que tout en bas des rochers la frange d'écume blanche qui joue et s'agite, éternellement inquiète, autour des noirs écueils, répète à la terre somnolente que, pas plus que la vie elle-même, l'Océan ne dort jamais.

Ecrasés sous la chaleur pénétrante, les moissonneurs se sont endormis à l'abri de la haute meule ; leur lente respiration soulève d'un mouvement rythmé leur large poitrine ; plus loin, sous le parasol grêle d'un frêne encore tout jeune, les femmes se sont rapprochées pour profiter de toute l'ombre et dorment d'un sommeil moins lourd. Une d'elles, assise à l'écart, la tête renversée et appuyée contre le talus verdoyant, semble rêver, les yeux fermés, à quelque insaisissable joie, suspendue dans l'air doré, entre la terre et le ciel.

Un bruit, presque un souffle, se fait entendre du côté de la barrière.

La dormeuse ouvre les yeux sans bouger et regarde.

Elle le connaît bien le visage qui se penche vers elle, au-dessus des traverses de bois moussu ; elles les connaît bien les yeux qui lui ont pris son âme, sa volonté, tout elle-même, enfin ; les yeux bleus du fiancé.

Séparés par l'espace où l'air surchauffé tremble et monte vers le ciel comme une flamme, ils se regardent immobiles, et tout leur être se fond dans une intensité de joie égale à l'intensité de la lumière dont la terre est inondée ; puis, lentement, la jeune femme se lève et s'en va vers celui qui l'attend. Il ouvre sans bruit la barrière—elle passe—il la referme ; rien n'a été troublé dans le champ paisible, et les dormeurs n'ont même pas tressailli.

Que le sentier creux, recouvert par les arbres des haies qui croisent leurs branches en dôme, paraît étroit et sombre, après l'immensité brûlante du champ de blé ! Ils descendent dans la douce vallée où le bruit des eaux se fait entendre, puis ils remontent la pente opposée. Monter ou descendre, que leur importe ? Ne sont-ils pas ensemble ? N'iront-ils pas ensemble, maintenant, jusqu'au bout de la vie ? Les chemins leur seront tantôt doux à fouler et garnis de mousse, tantôt âpres et rocailleux comme le sentier qu'ils escadent péniblement ; mais ils auront toujours, comme maintenant, leurs mains unies, qui se disent tant de choses, leurs yeux croisés qui plongent dans leurs âmes. Ils ont attendu longtemps ; la première fleur de la jeunesse est passée pour eux : elle est restée dans les luttes et les chagrins de l'attente ;—que leur importe aujourd'hui, en présence du bonheur qui les rend muets ?

—C'est demain, dit-il en serrant plus fort la main qui ne tremble pas dans la sienne.

—Demain ! répond-elle.

Ils ont fini de gravir la pente escarpée, et le sentier ne leur prête plus d'ombre. Ils sont devant leur champ à eux, où la faucille n'est pas encore entrée ; au-dessus, le ciel où le regard s'oublie...

Ils regardent leur bien ; ensemble désormais ils ensemenceront et moissonneront ce champ de leurs pères, qui leur appartient maintenant. Et de toute cette terre chauffée monte vers le soleil une odeur riche et saine de blé mûr.

La vie leur appartient, avec la force et la jeunesse. Sans rêves insensés, sans folles espérances, dans le respect du devoir et l'amour du travail, ils s'en vont lentement, heureux et graves, sous le soleil de midi.

HENRY GRÉVILLE.

NOS PHOTOGRAPHES

Que seraient les journaux illustrés sans la photographie ? Que de superbes pages dues au talent du photographe ! C'est un art, en effet, que celui de la chambre noire, et bien peu de personnes se doutent du travail d'esprit auquel l'artiste doit se livrer pour réussir depuis le portrait dans le salon de pose, jusqu'aux paysages que croque l'objectif.

Nos lecteurs auront, en ce numéro, de beaux souvenirs de la fête canadienne-française, la Saint-Jean-Baptiste, célébrée à Montréal le 22 juin dernier : rendons-en grâce à nos dévoués artistes si connus, si appréciés, MM. Laprés & Lavergne, 360, rue Saint-Denis ; Jos. Campeau, 1036, rue Saint-Laurent ; N.-P. Mallette & Cie, 2152, rue Notre-Dame et J.-R. Poirier, 3065, rue Notre-Dame.

UN BON CARACTÈRE

Un homme reçut, par méprise,
Certain soir des coups de bâton,

Et ne pouvant modérer sa surprise,
Il riait.—De vos ris quelle est donc la raison ?
Dit un témoin du fait : quelle joie est la vôtre ?
A quoi le bâtonné toujours riant, répond :
—Ils sont bien attrapés, ils m'ont pris pour un autre !

R. LIENHARD.